



Richard Paul Russo

# Le Cimetière des saints



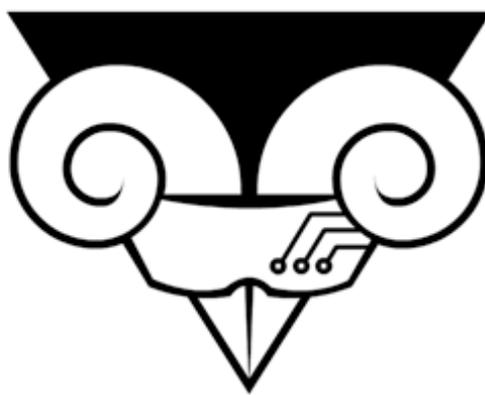
# Le Cimetière des saints

Richard Paul Russo



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme [e.belial.fr](http://e.belial.fr) ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béalial'

Ouvrage publié sur la direction de Pierre-Paul Durastanti.

*The Rosetta Codex*

© 2005, by Richard Paul Russo

Traduit de l'américain par Patrick Dusoulier  
avec la collaboration de Pierre-Paul Durastanti

ISBN : 978-2-84344-532-3

Parution : août 2013

Version : 1.0a — 28/07/2013

© 2007, Le Béalial', pour la traduction française

© 2013, Le Béalial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2007, Alain Brion

*À Candace*

- prologue -

Camouflé en cargo stellaire indépendant, le *Prince Exilé* pénétra dans le Système de Costamara et se dirigea vers sa seule planète habitable, le Monde de Conrad. Comme n'importe quel cargo, il avait ses soutes chargées de marchandises, avec des contrats de fourniture en bonne et due forme, mais il était aussi doté d'un armement et de systèmes de défense qu'aucun vaisseau marchand n'avait le droit de posséder. Quant à ses passagers, ils n'étaient pas du genre à voyager dans ce type d'appareil en temps normal.

Alors qu'il se trouvait encore à deux jours de Conrad, le *Prince Exilé* transmit son manifeste — légal et précis, bien qu'incomplet —, ainsi que les identifications et certifications encryptées provenant du Collectif des Marchands Indépendants. La station d'amarrage en orbite lui transmit en retour une autorisation préalable.

À une journée de distance, le capitaine Jan Olveg eut deux longues conversations avec le maître de station. À l'issue de la seconde conversation, le maître de station transmit les codes définitifs l'autorisant à s'amarrer et à décharger la cargaison du *Prince Exilé*.

À quatre heures de distance, trois vaisseaux de combat surgirent de l'ombre d'Ambrose, la plus grosse lune de Conrad, et attaquèrent le *Prince Exilé*.

Bien qu'encore en apesanteur, Sidonie et Cal étaient sanglés sur leurs couchettes d'accélération, la main de la femme posée sur le bras de l'enfant. Il n'avait que cinq ans, et il ne comprenait pas ce qui se passait. Il ne comprenait pas pourquoi ils étaient ainsi attachés, mais il se sentait en sécurité avec Sidonie. Aussi loin qu'il s'en souvienne, elle s'était toujours occupée de lui ; il lui arrivait parfois de l'appeler « Maman », et même si elle le corrigeait alors gentiment, elle souriait toujours et ne semblait pas fâchée. À présent, elle lui serrait doucement le bras et lui souriait, mais ce n'était pas son sourire normal, et il se demandait ce qui n'allait pas.

Une explosion secoua les couchettes, et Cal regarda Sidonie en ouvrant de grands yeux, mais il ne dit rien.

« Tout va bien, Cal, lui chuchota-t-elle d'une voix réconfortante. Nous ne risquons rien. »

La porte de leur cabine coulisssa et le père de Cal entra, apportant avec lui une odeur âcre de plastique brûlé et les sons lointains de grésillements électriques.

« Papa ! s'écria Cal. Qu'est-ce qui se passe ? »

Son père était grand et puissamment bâti, et ses épais cheveux noirs commençaient déjà à grisonner — un bel homme au visage ridé. Il portait des vêtements d'un bleu indigo vif, sans autre ornement que le blason familial rouge et or au niveau du cœur — un faucon encapuchonné tenant une planète dans chaque serre, sur fond d'étoiles.

« Quelqu'un nous attaque, dit-il.

– Qui ça ?

– Je n'en sais rien. » Il se tourna vers Sidonie. « Emmenez Cal à bord de l'*Épervier*. C'est trop dangereux, ici. »

Elle hocha la tête et entreprit aussitôt de défaire les sangles qui la retenaient sur la couchette.

« Je vais dire au capitaine Olveg de lancer des leurres, marmonna-t-il plus pour lui-même que pour la jeune femme. En fait, je vais lui dire de faire tout ce que je pourrai imaginer. »

Sidonie passa du côté de Cal, lui détacha ses sangles et l'aida à se relever de la couchette.

« Il n'y a qu'une seule véritable ville sur le Monde de Conrad, dit le père de Cal. C'est Morningstar. L'*Épervier* a en mémoire des plans de vol, des manœuvres d'esquive, et des codes d'accès. S'il y a un problème quelconque au niveau de la programmation et que vous soyez obligée de passer en manuel, dirigez-vous vers Morningstar. Ne vous posez nulle part ailleurs sur Conrad. L'espace aérien au-dessus de la ville est contrôlé et fortement protégé. » Il écrivit quelques mots sur une tablette de poche et la tendit à la jeune femme. « Transmettez oralement ces codes d'urgence si nécessaire. »

Cal essaya de s'avancer et se mit à culbuter en l'air en battant des bras, jusqu'à ce que Sidonie l'attrape et le stabilise ; il n'avait pas encore l'habitude de l'apesanteur.

« Tu ne viens pas avec nous, papa ? »

Son père secoua la tête. « Plus tard. Je dois rester à bord du vaisseau pour aider. » Il plongea son regard dans les grands yeux vert foncé de Cal, et le prit dans ses bras en le serrant très fort contre lui. « Je vous suivrai dès que possible. Toi, tu vas avec Sidonie, d'accord ? » Le garçonnet acquiesça d'un signe de tête, et son père se tourna de nouveau vers la jeune femme. « Une fois que vous serez à Morningstar, contactez Adanka Suttree. Retenez bien ce nom. C'est très important.

– Adanka Suttree.

– C’est mon frère. Il se sert de ce nom ici. Trouvez-le, et restez avec lui. Il vous protégera tous les deux. Si jamais je... » Il s’interrompt, relâcha Cal et se redressa. « Quand ce sera terminé, je viendrai vous rejoindre. Si je tarde à venir, Adanka saura quoi faire. Quoi qu’il vous dise, considérez ses paroles comme venant de moi. »

Sidonie hocha la tête et prit la main du garçonnet dans la sienne. Son père s’adressa de nouveau à lui : « Cal, il y a quelque chose dont tu dois te souvenir. C’est très important. » L’enfant hocha la tête en plissant le front. « Tu ne dois dire ton nom de famille à personne. Ne mentionne jamais le nom “Alexandros”, pas avant que je t’aie revu. Si quelqu’un te demande ton nom de famille, réponds que tu ne sais pas. Ton nom est dangereux, maintenant. Tu comprends, Cal ?

– Oui, papa. » Il réfléchit un instant, et ajouta : « Je m’appelle Cal. Juste Cal.

– C’est bien. Et maintenant, va-t’en, vite.

– Au revoir, papa.

– Au revoir, Cal. Je te reverrai bientôt, je te le promets. » Puis, d’une voix hésitante, il dit à Sidonie : « Prenez soin de lui.

– Vous pouvez compter sur moi. »

Tenant la main de l’enfant bien serrée dans la sienne, elle l’emmena dans la coursive et Cal jeta un coup d’œil derrière lui, vers le visage dur et tendu de son père. Il craignait de ne jamais le revoir.

L’*Épervier* était ballotté par les bourrasques et les turbulences ; l’aérojet plongeait, se redressait et tanguait. Ils ne distinguaient guère plus qu’une grisaille sombre. D’épais nuages d’orage les entouraient. Sidonie se tourna vers Cal : « Ne crains rien », dit-elle.

Il secoua la tête et la regarda avec une confiance totale : « Je n’ai pas peur. »

Mais Sidonie semblait avoir peur, elle. Elle se tourna vers les commandes qui ne répondaient pratiquement plus, puis elle tira sur le manche à balai et activa des panneaux lumineux du bout des doigts. Les nuages continuaient de se précipiter autour d’eux. Elle dit doucement, d’une voix tendue : « Nous descendons trop vite. »

Une trouée apparut dans les nuages sur leur droite. Cal se tordit le cou pour apercevoir de hautes tours dans le lointain derrière eux : une grande cité, des reflets de verre et de métal dans le soleil levant. Loin, très loin, et s’éloignant davantage à chaque seconde. Cal se dit que c’était cette grande ville qu’ils cherchaient à atteindre, avec tous ses bâtiments étincelants. Il se dit que son père serait bientôt là. Mais pas sa mère, qui était restée à la maison et qu’il n’avait pas vue depuis très longtemps. Il

ne savait pas non plus quand il la reverrait. Les nuages les enveloppèrent de nouveau, et ils continuèrent de s'éloigner rapidement de la ville.

Soudain, ils se retrouvèrent sous le plafond des nuages, et ils purent enfin apercevoir le paysage. Des montagnes s'étendaient jusqu'à l'horizon dans toutes les directions, traversées de plaines et de vallées, avec de grandes forêts bleu vert. Une rivière serpentait à travers un canyon plongé dans l'ombre, puis s'élargissait et traçait ses méandres dans des prairies aux reflets dorés ; loin devant eux, sur la gauche, s'étendait un immense lac bleu foncé, semblable à une nébuleuse géante. Tout ce panorama s'approchait beaucoup trop vite.

Sidonie se débattait avec les commandes, sifflant entre ses dents des mots que Cal ne comprenait pas très bien. L'aérojet passa au-dessus d'un pic de roche noire et continua de tomber. Il n'y avait aucun endroit où se poser. Ils survolèrent un autre pic, de beaucoup plus près cette fois-ci, puis ils aperçurent une grande mesa plate et nue, sillonnée de ravines et de crevasses, et tachetée de broussailles desséchées et chétives. Un versant était taillé en une pente rocheuse assez abrupte, tandis que les autres étaient des à-pics vertigineux. La jeune femme manipula les commandes et l'*Épervier* plongea vers le sol. « Je vais essayer de nous poser là », dit-elle au garçonnet.

Elle se tourna sur son siège et tira sur les sangles pour s'assurer une fois de plus que son passager était bien attaché. « Accroche-toi bien », dit-elle, avant de reporter son attention sur ses commandes. Le sable et les rochers striés de rouge et de jaune montèrent à leur rencontre, heureusement plats et réguliers. Quelques secondes à peine avant l'impact, le sol s'entrouvrit et devint un étroit ravin déchiqueté. L'*Épervier* se cabra violemment à deux reprises, puis plongea dans le ravin. Sidonie étouffa un juron et tira sur le manche. Cal sentit son estomac se soulever lorsqu'une turbulence précipita l'appareil au sol, les projetant tous deux en avant contre leurs sangles. L'*Épervier* poursuivit sa course folle vers le fond du ravin. Le garçonnet poussa un cri. Le métal crissait, des objets tombaient et se fracassaient, les sangles lui mordaient les chairs... Quelque chose vint lui couper le souffle et un voile argenté occulta sa vision... Le siège du pilote se détacha et passa à côté de lui. La jeune femme hurla, et ses doigts éraflèrent la joue de Cal tandis que par réflexe il tentait de la retenir. Tout s'arrêta brusquement, le voile argenté devint noir, et Cal perdit connaissance.

Ils vinrent par la pente déchiquetée, raclant de leurs bottes la roche et les buissons en avançant d'un pas lourd. Ils étaient sept — cinq hommes barbus et deux femmes — et le ciel au-dessus d'eux était d'un

bleu pâle parsemé de nuages blancs. Le soleil doré cognait sur leurs têtes, et cuisait la terre sous leurs pieds.

L'homme en tête du groupe aperçut l'épave, trébucha, puis s'arrêta en levant la main. Des morceaux de métal calciné et fumant jonchaient le ravin ; la plus grande section gisait coincée entre un gros rocher craquelé et un arbre déraciné. L'homme s'avança prudemment dans la pente instable, suivi par les autres.

Debout au milieu des débris de verracier et des fragments de plancher, Cal les regarda s'approcher, hébété et tremblant, le cœur au bord des lèvres, sans aucun souvenir de s'être extrait de son siège. Du sang coulait de deux entailles qu'il avait au front, et il clignait des yeux en regardant ces hommes et ces femmes ; il ouvrit la bouche, mais la referma sans prononcer un mot. Derrière lui, Sidonie n'était qu'à demi consciente. Couverte de sang mêlé à des fluides noirs et visqueux, elle gémissait en battant des paupières. On aurait dit les ailes d'un insecte mourant.

Les hommes sortirent Cal de l'épave avec précaution, en le dégageant d'un enchevêtrement de rubans bleus qui s'accrochaient à sa peau et à ses vêtements, puis ils le confièrent aux deux femmes. Ils coupèrent ensuite les rubans de tissu qui retenaient Sidonie et la tirèrent sans ménagement sur les débris métalliques dentelés, sans se soucier de ses cris tandis que son flanc et ses jambes se couvraient de nouvelles blessures. Ils l'allongèrent sur le sol à côté de l'épave déchiquetée et tordue.

Une discussion s'ensuivit pour savoir ce qu'il convenait de faire de cette épave. Cal les écouta attentivement, comme si leur décision pouvait avoir de l'importance. L'un des hommes proposa d'attacher des cordes à la section principale pour la tirer jusqu'au village. Les autres le regardèrent, crachèrent par terre et s'esclaffèrent. Un autre suggéra d'y mettre le feu. Leur chef finit par trancher : ils feraient la navette pendant les semaines à venir, en effectuant un crochet par là lors de leurs raids de récupération, et ils prendraient ce qui pouvait être utilisable, par petits lots à chaque fois.

Tandis que Cal les observait, encadré par les deux femmes qui le tenaient par les bras, les hommes se regroupèrent autour de Sidonie. Ils la tirèrent un peu plus bas le long de la pente du ravin, jusqu'à un endroit plus plat où poussait un peu d'herbe. Ils restèrent un instant en silence à regarder son corps immobile, puis ils lui retirèrent ses vêtements, qu'ils jetèrent négligemment par terre comme si elle n'allait plus jamais en avoir besoin.

Ils s'allongèrent ensuite sur Sidonie, l'un après l'autre, en s'agitant et en se trémoussant. L'une des femmes serra plus fort l'épaule de Cal,

pour le retenir. Au début, les cris de Sidonie à moitié consciente s'intensifièrent, et elle battit faiblement des bras et des mains, en vain. Mais il ne fallut pas longtemps avant qu'elle ne cesse de s'agiter ; bientôt, un dernier gémissement étouffé franchit ses lèvres. Et les seuls bruits ne furent plus que les halètements et les toussotements des hommes.

Quand ils eurent terminé, et que le dernier eut rattaché sa ceinture, le chef, qui était passé le premier, donna un coup de pied dans la tête de la jeune femme. Ayant trouvé une grosse pierre plate non loin de là, il la souleva avec l'aide de deux autres hommes, et ils la portèrent jusqu'à Sidonie. Là, ils la tinrent au-dessus de sa tête, et Cal poussa un cri, un son affreux et inintelligible. Les hommes le regardèrent, puis ils relâchèrent simplement leur prise, laissant tomber la pierre sur le visage de Sidonie.

Les cinq hommes se retournèrent et, sans un regard derrière eux vers le corps étendu, ils rejoignirent Cal et les femmes. Son cri rauque avait cessé, mais il gardait la bouche ouverte. Il se sentait paralysé, incapable de bouger les pieds. Le chef lui donna une taloche et aboya quelque chose. Les hommes se hissèrent hors du ravin et les femmes les suivirent, entraînant le garçonnet avec elles.

- livre premier -

1.

Ils vinrent la nuit, sur le lac. Il n’y avait pas de lune, mais les étoiles brillaient comme des cristaux de glace dans le ciel clair et froid. Les étrangers occupaient quatre barques, à six dans chaque, et ramaient aussi silencieusement que possible ; les rames plongeaient doucement dans l’eau sombre et froide, poussaient profondément, puis se relevaient avec précaution et pivotaient vers l’avant, l’eau s’écoulant des larges pales, invisible et presque silencieuse.

En frissonnant, le garçon observait depuis son abri dans les rochers. Il aurait voulu pouvoir les avertir, mais il avait peur de ce que Petros et les autres lui feraient. Ils le battaient régulièrement depuis des années — parce qu’il n’avait pas de père pour le faire, disaient-ils, ni de mère pour le gronder ou lui donner une gifle. Il travaillait dur pour eux, il faisait tout ce qu’on lui disait, mais ce n’était apparemment jamais assez.

Les bateaux se dirigeaient vers une petite plage de sable étroite. Le garçon se tenait accroupi sur une bande de terre qui s’avavançait sur le lac, un amas de rochers, de bois flotté et d’herbes sèches. Les barques passeraient devant lui dans leur approche. Il pouvait entendre les craquements du bois, le léger bruit de l’eau, et il distinguait le reflet des étoiles sur du métal et des yeux brillants.

Le garçon était grand pour son âge — treize ou quatorze ans, personne ne savait au juste —, et très mince. Il se baissa encore plus derrière un gros rocher. La première barque passa devant lui en glissant sur l’eau, si près qu’il aurait pu sauter à bord. Il compta les occupants — deux rameurs tournés vers l’arrière, et quatre autres qui regardaient fixement devant eux — et chercha à voir s’il y avait des armes, mais le fond du bateau était trop sombre. Cela n’avait pas d’importance. Ça ne suffirait pas pour ce qu’ils allaient devoir affronter.

La deuxième et la troisième barque suivirent, puis la quatrième. Ils étaient tellement discrets... Rien que de petites lueurs, quelques gouttelettes sur les eaux sombres. Mais leurs efforts pour passer inaperçus ne serviraient à rien.

En s’approchant de la plage, la première barque ralentit et les rameurs rentrèrent leurs avirons lorsque la quille frotta contre le sable et les graviers. Un instant plus tard, une explosion de flammes illumina le rivage.

Petros et sa bande avaient allumé une série de bûchers juste en retrait du bord de l'eau, des tas de bois imbibé d'huile et de résine. Des flammes rouges et orangées s'élevèrent dans le ciel nocturne en rugissant et en crachant, tel un monstre maléfique. Incapables de s'arrêter à temps, deux des autres barques vinrent s'échouer sur la plage à côté de la première, tandis qu'une volée de flèches enflammées tirées par des hommes embusqués entre les bûchers venait s'abattre au milieu des attaquants. Quelques-unes manquèrent complètement leur cible ou ricochèrent et plongèrent dans l'eau avec un grand chuintement, mais d'autres s'enfoncèrent profondément dans le bois des coques, ou tombèrent encore embrasées au fond des bateaux.

Une flèche vint se planter dans le dos d'un des rameurs. L'homme sursauta, l'air stupéfait, puis il se raidit et tomba en arrière en poussant un grand cri. L'empenne heurta le fond du bateau et la pointe ressortit par sa poitrine, puis la flèche se brisa. Il roula sur le côté et disparut.

Le garçon resta immobile sur son petit promontoire, emmitouflé dans une couverture rêche, observant la scène et écoutant les hurlements qui déchiraient la nuit. D'autres flèches s'abattirent encore, accompagnées maintenant de cris et de lances enflammées, ainsi que de récipients de verre remplis d'huile qui éclataient sous l'impact, répandant des flammes bleues et orangées qui enveloppaient les bateaux.

La quatrième barque avait réussi à s'arrêter juste avant de s'échouer sur la plage, et elle reculait maintenant, lentement, ses rameurs s'efforçant fébrilement et maladroitement de ramer dans l'autre sens, en poussant sur les avirons au lieu de les tirer et en luttant contre la résistance de la poupe. *Allez*, pensa le garçon très fort. *Allez-y, vite !*

Déséquilibrés, paniqués et désemparés, les occupants du premier bateau se bousculaient en tentant de saisir leurs armes — des gourdins et des couteaux, de longs bâtons et des bolas. Bondissant entre les bûchers en hurlant, Petros et les autres les attaquèrent avec leurs lances, leurs couteaux et leurs massues. Les lames mordirent profondément dans les chairs ; le bois nouveau fendit l'air et brisa les os. La plage devint un enfer de fumée et de flammes, de cris et de sang, imprégnée de l'odeur de chair brûlée au milieu des cris de triomphe ; des braises incandescentes s'élevèrent dans le ciel telles des nuées de lucioles mourantes une nuit de fin d'été. Pris de nausée, le garçon détourna les yeux.

Mais il observa le bateau qui avait encore une chance de s'échapper. Le petit feu qui brûlait à bord fut vite maîtrisé. Quand ils se trouvèrent à plusieurs longueurs de la plage, les rameurs, qui avaient recouvré leurs esprits et retrouvé une certaine coordination, plongèrent leurs avirons d'un côté et firent pivoter la barque, puis se mirent à tirer de toutes leurs forces sur les rames. Quelques flèches enflammées partirent encore dans

leur direction, mais une seule les atteignit : elle ricocha sur le flanc du bateau et plongea dans l'eau.

Le garçon se décida de façon presque instinctive. Tandis que la barque s'approchait de sa pointe de terre, il se releva et se débarrassa de sa couverture, puis il grimpa sur le rocher et plongea dans le lac. Le froid l'étourdit un instant, et il s'enfonça lentement dans les eaux comme une statue. Il ouvrit les yeux, mais il était pratiquement aveugle. Pendant un long moment, il ne fit rien, comme s'il acceptait presque que le fond du lac soit sa dernière destination. Il n'avait aucune volonté, aucun désir, aucun sentiment de perte. Puis une étincelle de vie sembla revenir en lui, et il recouvra ses esprits ; battant maladroitement des bras et des jambes, il tenta de regagner la surface.

Ses bottes se remplirent d'eau. Il s'en débarrassa l'une après l'autre d'un coup de pied. Il commença enfin à remonter dans les eaux froides et sombres. Il ressentait une douleur dans la poitrine, et sa vision était parcourue d'étranges reflets d'argent. Ses bras et ses jambes semblaient d'inutiles poids morts, mais il réussit à les agiter et à s'élever jusqu'à parvenir enfin à la surface.

Il reprit son souffle et avala une gorgée d'eau qui faillit l'étrangler. L'espace d'un instant, il ne put apercevoir le bateau, et craignit qu'il n'ait déjà passé la pointe. Puis il entendit un bruit d'éclaboussure et vit qu'il n'en était qu'à cinq mètres. Mais il se déplaçait rapidement, désormais. Le garçon se dirigea au-devant de l'embarcation, et se retrouva à sa portée en une dizaine de brasses.

D'un coup de talon, il réussit à s'élever légèrement et à saisir le bord d'une main. La barque continua sur son erre et l'entraîna dans l'eau en tirant douloureusement sur son bras et son épaule. Le garçon parvint à se hisser suffisamment pour agripper le bord avec son autre main, et s'écria : « Aidez-moi ! »

En guise d'aide, il reçut un coup de rame sur les mains, puis sur le crâne. Il résista à son réflexe de tout lâcher, et sa vision se brouilla légèrement.

« Aidez-moi ! » cria-t-il de nouveau.

La rame s'abattit brutalement sur sa main gauche et il lâcha prise, mais il continua de s'agripper de l'autre main. Son visage vint heurter le bois humide. Il griffa désespérément le flanc du bateau pour tenter de trouver une prise quelconque.

« Attends ! souffla une voix. Ce n'est qu'un gamin ! »

Le garçon ne voyait plus rien que l'obscurité. Il se tordit le cou pour essayer de regarder au-dessus de lui ; des ombres bougaient.

« Je me fiche de ce qu'il peut être. » C'était une voix d'homme, grave et effrayée. « Il fait partie de leur bande, et ils sont en train de nous massacrer, là-bas. »

*Tu aurais commencé par les massacrer toi-même si tu avais pu*, pensa le garçon. « Non, dit-il en s'étrangeant, je ne suis pas avec eux. »

Le bateau avait ralenti, et n'avancait presque plus ; il se balançait doucement sous le poids de ses occupants et les remous.

« Sortez-le de l'eau ou fracassez-lui le crâne, fit une troisième voix. Je m'en moque. Mais, d'une façon ou d'une autre, dépêchez-vous. Il faut se tirer d'ici, et vite.

– Je vous en supplie ! cria désespérément le garçon. Emmenez-moi avec vous !

– Ce n'est qu'un gamin », répéta la première voix.

Il ignorait comment les choses allaient tourner. Ses doigts engourdis commençaient à lâcher prise.

Puis il sentit une grosse main lui agripper l'avant-bras et le hisser hors de l'eau, faisant fortement tanguer la barque. Il réussit à enjamber le bord et s'écroula sur le dos en haletant. Au-dessus de lui, dans le ciel, les étoiles brillantes et glacées l'observaient — ainsi qu'un visage de femme. De violent frissons le secouèrent. Les rames grincèrent et plongèrent dans l'eau, tirèrent : le bateau reprit de la vitesse.

Pendant un long moment, nul ne dit mot. Au loin, les échos du massacre s'atténuèrent, jusqu'à ce qu'on n'entende plus que des grognements sourds, des jurons étouffés et le bruit régulier des rames dans l'eau. Il restait étendu au fond du bateau, incapable de bouger, mais il sentit qu'ils étaient en sécurité.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demanda la femme.

Il s'efforça de se remettre à penser, malgré le froid et les tremblements. Petros et sa bande lui avaient donné un nom, et ils l'avaient traité de bien d'autres encore, mais il avait toujours conservé son vrai nom au fond du cœur. À présent, voilà qu'il était de nouveau disponible, aussi répondit-il : « Cal. »

La femme hocha la tête. « C'est un beau nom. » Elle étendit une couverture sur lui, le bordant soigneusement. « Un nom plein de force. »

Il ne se sentait pas fort du tout. Il se sentait très faible. Mais il avait réussi à s'échapper, et il avait récupéré son nom. Tout là-haut, les étoiles semblaient encore plus brillantes, scintillant dans le ciel noir. Ce sont les yeux de la nuit, lui avait dit quelqu'un. Cal ferma ses propres yeux et se mit bientôt à rêver.

2.

Cela faisait des jours qu'il pleuvait, et les rues du village s'étaient transformées en fleuves de boue rougeâtre. Assis à la fenêtre de sa chambre, Cal regardait s'abattre le déluge dans la lumière grise de l'après-midi. L'eau et la boue tourbillonnaient et s'écoulaient par les ravines et les dolines, au-dessus des éboulis et des galets de la rivière, avant d'affluer vers la partie basse du village. Il était reconnaissant aux orages pour le répit qu'ils lui apportaient dans son labeur. Cela faisait maintenant près de trois ans qu'il avait plongé dans les eaux du lac et convaincu les agresseurs en fuite de l'emmener avec eux, six mois qu'il était arrivé dans ce village. Il n'avait plus à supporter d'être battu et humilié comme il l'avait été par Petros et sa bande, mais les villageois le faisaient travailler dur, et jusqu'à ce que les pluies arrivent, il était épuisé en permanence. Astreint à gratter, décaper et peindre des coques de bateau ; vider des crustacés et des coquillages par centaines ; creuser des tranchées pour servir de latrines ; charrier des pierres du lit desséché de la rivière à une heure de marche du village, puis les casser pour aménager des routes. Il était couvert d'ampoules, d'éraflures et de coupures ; ses muscles le tiraient, il souffrait du dos et ses yeux le brûlaient.

Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue, à quelques huttes de là, espérant apercevoir Aglaia. La lueur jaune pâle d'une bougie vacilla derrière la fenêtre de la chambre de la jeune fille, puis la lumière se stabilisa. Des ombres se déplacèrent et une silhouette obscure emplit un instant l'embrasure, puis elle passa la tête au-dehors, sous la pluie, pour le regarder. Autrefois, il aurait reculé, mais cette fois-ci il ne bougea pas et ils se fixèrent du regard, ouvertement, sans se cacher. Elle était plus âgée que lui, mais cela ne l'intimidait plus. Elle avait de longs cheveux brun foncé, et de grands yeux presque aussi noirs que ses cheveux. Cal la trouvait très belle. Bien que cela fasse des semaines qu'ils s'observaient mutuellement en se lançant des regards furtifs, ou plus longuement en de rares occasions comme celle-ci, ils n'avaient jamais échangé un mot — les villageois tenaient Cal à l'écart des filles plus âgées et des jeunes femmes.

Un bruit vint s'ajouter à celui de la pluie qui tombait, un bruit de succion et d'éclaboussures. Cal se tourna et vit un homme monté sur le dos d'un énorme quadrupède qui avançait lentement le long de la route boueuse menant au village. L'homme, imberbe, portait un chapeau à larges bords et un grand manteau noir et luisant qui repoussait si bien la pluie que l'eau semblait dévier sa course avant de le toucher. Plusieurs sacs de cuir rebondies étaient accrochées en travers de l'animal, devant et derrière la selle. D'un pas assuré malgré le sol glissant et irrégulier, l'énorme créature avançait en tenant haut sa tête ornée d'une crinière, comme si elle était aussi fière d'elle que de son cavalier. Lorsque l'homme passa devant Cal, il se tourna sur sa selle et souleva son chapeau pour le saluer — révélant un grand crâne rasé, luisant sous la pluie —, puis il poursuivit son chemin.

Aglaia avait disparu ; la bougie était éteinte, la fenêtre sombre et vide. L'homme et sa monture traversèrent lentement le village et s'arrêtèrent juste avant d'atteindre la dernière habitation. Le cavalier jeta un coup d'œil sur sa gauche, fit tourner l'animal et ils disparurent entre deux huttes. Cal resta un long moment à sa fenêtre, mais l'homme ne réapparut pas.

Les pluies d'orage les martelèrent sans discontinuer pendant trois jours encore. Personne ne fit allusion à l'homme jusqu'à ce que Cal pose la question. Marta, la femme qui l'hébergeait et lui fournissait ses repas, lui dit seulement qu'il s'appelait Blackburn et qu'il logeait chez Dextram, le chef du village. Le frère de Marta, un homme aigri et maladif du nom de Walker, qui perdait ses cheveux par poignées, regarda sa sœur d'un air menaçant et lui intima : « Plus un mot. »

Le quatrième jour après l'arrivée de l'étranger, la pluie se calma et les travaux habituels purent reprendre. Cal passa la matinée au bord du lac à vider, gratter et trier des pieds de couteau sous un léger crachin. Il sentit une faible vibration sous ses pieds. Un battement rythmé. Cal releva la tête et vit s'approcher l'homme juché sur son grand animal à crinière. Il portait toujours son chapeau à larges bords ainsi que le grand manteau noir qui lui descendait jusqu'aux mollets. Les sabots massifs de l'animal, ferrés de métal, projetaient de la boue à chaque pas ; il remuait la tête en agitant les rênes que Blackburn tenait négligemment dans la main.

D'un coup de talon, ce dernier dégagea une sorte d'étrier et descendit de sa monture ; il paraissait petit à côté de l'animal, le haut de son chapeau arrivait à peine à mi-encolure. Il attacha les rênes à la branche d'un arbre calciné et s'avança. Assis sur ses talons, ses mains ensanglantées posées sur les genoux, Cal regarda l'étranger approcher.

« Un sale boulot », dit celui-ci.

Cal haussa les épaules et se frotta le nez du revers de la main. Maintenant que l'homme était à pied et à distance de l'animal, le garçon constata qu'il était très grand, avec la peau tannée. Sa carrure restait toutefois dissimulée sous les plis de son manteau. L'homme s'assit sur une souche ; l'eau dégoulinait du bord de son chapeau. Cal crut sentir une odeur de tabac.

« Tu n'étais pas ici, la dernière fois que je suis passé, déclara l'homme. On m'a dit que ça fait moins de six mois que tu es au village. » Face au silence de l'adolescent, il ajouta : « On m'a dit que tu t'appelles Cal.

– Et vous, c'est comment ? »

Mais il le savait déjà.

« Blackburn. Cal, c'est bien ton nom ? »

Cal hésita avant d'acquiescer avec réticence.

« Quel est ton nom de famille ? » demanda Blackburn.

Le garçon secoua la tête.

« Tu n'arrives pas à t'en souvenir, ou tu n'en as pas ? »

*Ou bien tu ne veux pas me le dire ?* était la question implicite, et tous les deux en avaient conscience.

« Je ne sais pas », dit Cal.

Le crachin avait nettoyé la plus grosse partie du sang, mais il sentait encore le picotement des fines coupures qu'il avait aux doigts et sur les paumes. Walker, le frère de Marta, se tenait sur la crête d'une petite dune en retrait de la rive, ses cheveux mouillés flottant dans le vent ; il regardait fixement le garçon avec son habituelle expression renfrognée.

« Je dois me remettre au travail. »

Blackburn tourna la tête et vit Walker. « Ne t'inquiète pas. Personne ne dira rien si tu parles avec moi.

– Pas tant que vous serez là, peut-être.

– Non, même une fois que je serai parti. Parce qu'ils savent que je reviendrai. » Il reporta son attention sur Cal. « À ce que j'ai compris, les membres de ta tribu vivent de l'autre côté du lac. Et tu les as quittés il y a quelques années.

– Ce n'est pas ma tribu.

– Ah non ?

– Non. »

Cal n'en dit pas plus, mais le colosse le fixait avec intensité, attendant une explication. Il y avait quelque chose chez cet homme, dans la façon dont il écoutait et observait, qui suscitait en Cal le désir de lui dire tout ce qu'il voulait savoir. Il lutta contre cette pulsion, décidé à en révéler le moins possible.

[Les Escargots se cachent pour mourir](#)

[Pour une poignée d'helix pomatias](#)

[Le Cimetière des astronefs](#)

**Lucius SHEPARD**

[Le Dragon Griaule](#)

[Aztechs](#)

**Roland C. WAGNER**

[L.G.M.](#)

**Joëlle WINTREBERT**

[La Créode et autres récits futurs](#)

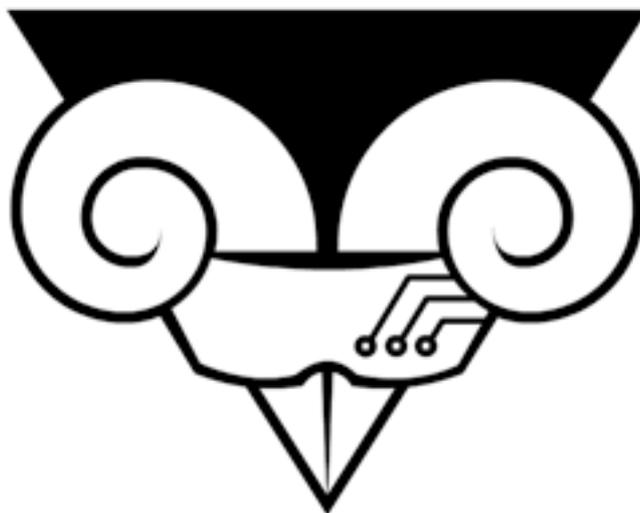
**A paraître en numérique**

[Le Chant du barde](#) de Poul ANDERSON (septembre 2012)

[Bifrost n° 68](#) : Spécial Ian McDonald (octobre 2012)

[Cagebird](#) de Karin LOWACHEE (novembre 2012)

[Sous des ciex étrangers](#) de Lucius SHEPARD (décembre 2012)



# e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/eBelial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/eBelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.